

Apocalypse intime *Toi* de François Delisle

Marie-Hélène Mello

Volume 25, numéro 4, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33527ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mello, M.-H. (2007). Compte rendu de [Apocalypse intime / *Toi* de François Delisle]. *Ciné-Bulles*, 25(4), 38-39.

Apocalypse intime

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Lorsqu'un film scrute toutes les facettes de la désintégration de son personnage principal, le choix d'une héroïne peu sympathique a de quoi étonner. Donner envie au spectateur de s'intéresser au sort de Michèle, femme infidèle, narcissique et complètement déboussolée; tel est le pari audacieux du scénariste et réalisateur François Delisle, qui ne déploie aucun effort pour gommer les défauts de ce personnage en chute libre ou pour proposer une réelle issue à sa quête chaotique.

Comme **Le Bonheur, c'est une chanson triste** (2004), **Toi** met en scène une femme urbaine incarnée par Anne-Marie Cadieux et à la recherche du bonheur. Cette fois, il est davantage question du bonheur personnel, voire égoïste, que d'un bonheur universel. Le film insiste sur la perte totale des repères de Michèle, mais évite d'émettre une réflexion ou de suggérer des actions qui conduiraient à un quelconque salut. Et c'est avec détachement que nous regardons se débattre cette femme totalement perdue.

Le pronom « toi », qui implique une mise à distance, constitue un choix pertinent pour un film où les personnages se cherchent à travers leurs rapports aux autres. Mais **Toi**, c'est surtout une histoire de « je » où le « nous » est impossible. On voit bien la souffrance de celle qui, écartelée entre son rôle d'épouse, de mère et de maîtresse, n'accomplit rien, au final. Sa détresse profonde, qui emprunte une courbe auto-destructrice, est puissante, certes, mais il n'en demeure pas moins que, à la manière de Michèle qui affirme : « Je suis vide », le film paraît un peu vide lui aussi.

Michèle quitte son mari et collègue de travail Paul (Laurent Lucas, récemment vu dans **Sur la trace d'Igor Rizzi**) pour vivre avec son amant musicien Thomas, interprété par Marc Béland (**Guide de la petite vengeance**). Même si elle l'a choisi, Thomas gagne aussi le camp des hommes brisés : s'il représente d'abord pour elle un « ailleurs » salvateur, hors de son mariage sans passion avec Paul, Michèle réalise rapidement qu'elle se sent aussi prison-

nière avec Thomas. Des points communs entre ces deux personnages masculins traités en surface se dessinent : ils dépendent d'une même femme, en apparence éternellement insatisfaite, qui les tient à distance en raison d'une crise profonde qui l'empêche de penser aux autres.

La femme tourmentée cause aussi le malheur de son fils Manu (Raphaël Dury), qu'elle dit aimer profondément, même si le film le démontre de façon peu convaincante. En effet, Michèle affirme ne pas être « une bonne mère » avec un détachement qui provoque le malaise. Lorsqu'elle annonce son départ à Paul, elle lui cède automatiquement la garde de Manu sans réfléchir. On retiendra cependant la très belle scène où elle court à perdre haleine avec son fils dans une rue du centre-ville, rare moment de complicité. Cette « mauvaise mère » dépeinte par Delisle est assurément une facette intéressante de la protagoniste qui aurait gagné à être développée.

En somme, Michèle ne règle rien en rompant avec son pénible quotidien, car elle se voit forcée de faire face à la désapprobation d'autrui. En effet, le regard accusateur des autres joue un rôle capital pour elle. Lorsqu'elle se retrouve pour la première fois dans l'appartement de Thomas, lors d'une fête d'amis, elle essaie d'abord de feindre le calme devant les invités, alors que Manu est en fugue. Peine perdue, car elle est trop transparente et son corps la trahit. L'un des aspects les plus réussis de **Toi** est justement cette démonstration que fait Delisle de la beauté et de la vulnérabilité de Michèle. La caméra



François Delisle à la caméra – PHOTO : JENNIFER ALLEYN



Michèle (Anne-Marie Cadieux) avec son mari Paul (Laurent Lucas) et son amant Thomas (Marc Béland) — PHOTOS : JENNIFER ALLEYN



attire aussi notre attention sur le regard que Michèle porte sur elle-même, s'attardant à plusieurs reprises au miroir de la salle de bains dans lequel elle s'observe et devant lequel elle se déshabille. Il n'est pas surprenant que la confrontation avec son mari survienne en face de ce même miroir, une nuit où il la surprend alors qu'elle rentre d'une soirée bien arrosée passée en compagnie de Thomas. Après le départ de Michèle, c'est Paul que nous voyons, seul devant la glace. D'une certaine façon, ce passage illustre que Michèle lui a transmis son mal-être, ce qui le poussera à faire une tentative de suicide.

Qu'on parvienne ou non à pénétrer dans cet univers intimiste brossé par Delisle, force est de constater qu'Anne-Marie Cadieux livre une performance remarquable en tant que femme brisée qui entraîne dans son désespoir ceux qui l'entourent. **Toi** est porté par la richesse et la puissance du jeu de Cadieux, qui s'exprime plus avec son corps qu'avec les mots. Très crue, la scène d'ouverture révèle bien l'importance du langage corporel dans le film : le manque et le mal profond qu'elle ressent sont déjà suggérés lors des premières minutes.

Mais le corps, mis en avant-plan par les ébats sexuels explicites, la danse et quelques altercations violentes ne parviennent pas à combler entièrement la faiblesse de dialogues qui se veulent pourtant pénétrants.

Le détachement vécu par le spectateur lors de moments où l'on sent pourtant une volonté de susciter l'empathie — la rupture avec Paul, la difficulté d'entrer en relation avec le fils et l'incapacité d'être avec Thomas — peut sans doute être expliqué par la construction des dialogues. Même s'ils sont peu nombreux et volontairement épurés, ils en disent trop. Des paroles comme « je ne suis plus capable de vivre ma vie » ou « il faut que je reprenne le dessus et que je me reconstruise » agacent lorsqu'elles sont lancées par Michèle en pleine crise et sans réel destinataire. Ces phrases contrastent vivement avec le réalisme de scènes plutôt longues présentées en temps réel. Il s'avère aussi difficile de croire à un enfant de huit ans disant « maman, j'ai mal » à sa mère qui vient de l'abandonner. En revanche, les rares passages en voix *off* — sorte de conversation téléphonique en anglais entre Michèle et

une autre femme — suscitent l'intérêt. Ils jouent le rôle d'un journal intime vocal superposé à des images de Michèle déambulant dans le centre-ville de Montréal, à pied ou en *scooter*.

Il émane de **Toi** l'impression de devoir être remué par la détresse de Michèle, tout en demeurant sur le seuil tant le film est fermé sur lui-même et l'univers, difficile à pénétrer. Il semblerait que le sort réservé au spectateur du drame soit similaire à celui dont héritent les hommes de la vie de Michèle, constamment attirés puis mis à distance. L'histoire de celle qui cherche à tout prix l'intensité pour se sentir vivante et qui traverse toute une gamme d'émotions et de situations extrêmes manque paradoxalement de saveur. ■

Toi

35 mm / coul. / 87 min / 2007 / fict. / Québec

Réal., scén. et prod. : François Delisle

Image : Sylvaine Dufaux

Mus. : Ève Cournoyer, New Electric Dog et The States

Mont. : Pascale Paroissien

Dist. : K-Films Amérique

Int. : Anne-Marie Cadieux, Laurent Lucas,

Marc Béland, Raphaël Dury, Ève Cournoyer